

LE SIGNE DE ZORRO

A partir de 5 ans, de la Grande Section au CM2
Version française

Réalisation : Rouben Mamoulian
Interprétation : Tyrone Power (Vega), Linda Darnell (Lolita Quintero), Basil Rathbone (Le capitaine Esteban Pasquale)
Etats-Unis, 1940, 94 min, noir & blanc



Synopsis :

1820. Escrimeur émérite, Don Diego Vega quitte Madrid pour rejoindre sa Californie natale, où il découvre que son père, jusqu'alors gouverneur, a été remplacé par un despote local du nom de Quintero. Don Diego feint de ne pas s'intéresser aux problèmes économiques et politiques, et tombe amoureux de la belle Lolita. Mais la nuit venue, il devient un mystérieux vengeur masqué appelé Zorro...

« Dans la lumière éclatante de la Californie, sévit l'iniquité d'un pouvoir illégitime. Le jeune Diego Vega choisit la cape noire pour rétablir anonymement la justice. S'illustrant dans le genre du film de cape et d'épée, Rouben Mamoulian adapte la célèbre histoire du vengeur masqué, en reprenant la perfection formelle et l'obsession du thème du double qui le caractérisent.

« *Something is wrong* », estime Diego Vega en se regardant dans un miroir au début du *Signe de Zorro*, annonçant comme un présage le motif du double et du questionnement identitaire que va développer Rouben Mamoulian dans cette version filmée des aventures du vengeur masqué. Bien loin de s'engager dans une vision politique du héros justicier, le cinéaste préfère s'attacher à un versant psychologique, en explorant les forces intérieures, les facettes multiples du personnage pris à un âge crucial de son existence.

Après une longue absence durant laquelle il a procédé à sa formation de fine lame, Diego quitte l'Espagne pour rejoindre sa famille. Le choix d'un long prologue insistant sur l'arrivée du jeune homme en Californie montre que ce n'est pas la nature de la situation politique en elle-même qui va nous intéresser, mais bien plutôt le regard que le jeune homme, fraîchement émoulu de son apprentissage de gentilhomme, va porter sur elle. Premier désenchantement : Diego qui avait quitté une Californie dirigée avec justesse par son père retrouve ses concitoyens terrorisés par leur gouverneur. Un tyran sommeillait-il dans les tréfonds de ce père estimé ?

Puisque l'identité du vengeur masqué ne fait pas mystère pour le spectateur, Mamoulian va prendre ce dernier à témoin du double jeu auquel Diego doit se livrer pour garantir l'anonymat de son avatar héroïque. C'est avec un plaisir malicieux que le jeune homme s'amuse à se faire passer pour plus vil qu'il n'est. Diego ne nous sera jamais antipathique, et surtout pas lorsqu'il joue les fats, les arrogants, les lâches et les précieux, puisque nous savons justement que ce n'est qu'un jeu de dupes, dont nous sommes les heureux complices.

Le jeu avec la réalité et ses apparences passe ici par la récurrence des tours de magie que Diego effectue pour un public fasciné ou exaspéré. Diego le magicien révèle lui-même ses trucs, tandis que Zorro joue les illusionnistes. C'est Mamoulian qui prend

en charge de dévoiler les artifices, déguisements et passages secrets, utilisés par le ténébreux personnage. Seul le mystère du cinéma reste entier : de quel hors champ jamais actualisé surgit ce personnage qu'on ne voit ni partir ni arriver ? Si la réponse à ce tour de prestidigitation-là n'est pas donnée, c'est peut être que Zorro ne vient de nulle part, sinon du fond de l'âme de Diego Vega.

Tout semble en fait procéder d'une logique d'inversion par rapport aux codes habituels dans les relations qu'entretient Diego/Zorro avec les autres personnages. Dolorès, dégoûtée par Diego qui s'attire les faveurs de sa tante, tombe sous le charme de Zorro, qui pourtant persécute son oncle et qui ne respecte pas les lois de l'amour courtois. La confusion atteint son comble lors de la séquence de danse où la jeune fille se laisse étourdir par les qualités de danseur de celui qu'elle méprise sans savoir qu'il est aussi celui qu'elle désire ardemment. Qui Dolores aime-t-elle vraiment, du héros justicier qui, derrière son déguisement, peut revêtir les atours de tous les fantasmes féminins, ou bien du jeune homme de bonne famille, lisse et complaisant ? La frontière entre l'un et l'autre n'est pas si nette, comme le suggère la séquence de rencontre dans la chapelle, qui met en scène le personnage en poupées russes : Diego déguisé en Zorro a revêtu le costume d'un moine pour semer ses poursuivants.

On imagine le plaisir que représente pour un acteur le fait de passer, dans un même film, d'un caractère à un autre, du parfait sauveur au antihéros irrécupérable. On sent une certaine réflexivité dans l'utilisation que fait Mamoulian de son acteur, habitué aux rôles de séducteurs. Non seulement les apparitions de Tyrone Power en Diego provoquent dans la plupart des cas la consternation des autres personnages, mais en outre, le cinéaste s'amuse à ne dévoiler la star dans le rôle valeureux de Zorro qu'en pièces détachées. Qu'un foulard dissimule le bas de son visage, ou qu'un masque nous dérobe la vue de ses yeux, Zorro n'est qu'une succession de morceaux épars. »

Raphaëlle Pireyre - Critikat

« Le héros du romancier Johnston McCulley trouve ici son interprète idéal. Tyrone Power a la prestance du grand Zorro, savant croisement entre Robin des bois (il vole les riches pour donner aux pauvres) et Batman (la cape, le masque et la double identité). On appréciera la façon dont il campe un Diego paresseux et précieux : une ruse pour mieux masquer ses activités nocturnes. Face à lui, le vrai méchant, c'est Basil Rathbone, profil d'aigle et arrogance très britannique. Bien servi par son chef opérateur, Rouben Mamoulian cisèle un noir et blanc contrasté. L'ombre de Zorro sur les murs blancs des haciendas en fait un héros de légende plus grand que nature. Même s'il manque par instants d'un peu d'ampleur, ce *Signe de Zorro* n'a rien d'une série... Z. »

Aurélien Ferenczi - Télérama